Maurice Chappaz. Pour une poétique de l'espace identitaire*

Liliana FOŞALĂU

« Je voudrais dire à tous de croire à leur pays, celui qui naît d'eux ou celui dans lequel ils naissent ! » (M. Chappaz)

Key-words: *identity*, *space*, *existence*, *country*, *landscape*

1. Brève introduction à l'œuvre de Maurice Chappaz

La littérature suisse romande des dernières décennies impose sur la scène de la francophonie européenne quelques noms connus et reconnus pour la qualité et l'originalité de leur écriture à l'intérieur de l'espace helvétique depuis longtemps déjà. C'est aussi le cas de Maurice Chappaz (1916–2009), dont on va essayer de présenter brièvement l'œuvre dans ce qu'elle a d'essentiel, et dont la connaissance devrait s'imposer, à notre avis, et pour des raisons, à un public plus large. Les principales raisons en sont : la prégnance accordée au thème identitaire, une manière spéciale d'écrire le paysage, coordonnées auxquelles se mêle une poétique implicite de l'espace identitaire et de l'écriture, ce dont nous allons essayer de rendre compte dans les pages qui suivent.

Une enfance du type nervalien (passée dans le manoir rustique de l'Abbaye maternelle, où il est logé chez son oncle, Maurice Troillet, et du souvenir de laquelle l'œuvre sera imprégnée) l'ouvre très tôt à l'émerveillement devant la nature, œuvre en lui une sensibilité d'une qualité spéciale, une mémoire des lieux et des êtres, tout en l'orientant déjà vers l'expérience de l'écriture. Un lien d'enfance, originaire même, le lie à ce pays hiératique, Valais hors du temps, en communication intime avec ce qui sustente l'âme du poète, en premier lieu la terre, le sacré, les gens, le temps. Il lui deviendra difficile d'ailleurs de séparer plus tard vivre et écrire, l'un ne pouvant pas se justifier aux yeux de l'écrivain en l'absence de l'autre. Ce poids merveilleux, mais aussi douloureux, du souvenir du temps et de l'espace est facile à observer, à ne regarder que les titres : *Les Grandes Journées de printemps* (1944), *Verdures de la nuit* (1945), *Testament du Haut-Rhône* (1953), *Chant des cépages romands* (1958), *Le Valais au gosier de grive* (1960), *Chant de la Grande Dixence* (1965), *Portrait des Valaisans en légende et en vérité* (1965), *Tendres campagnes* (1966), *La Haute Route* (1974), *Les Maquereaux des cimes blanches* (1976), *La Haute Route du Jura* (1977), *Bienheureux les lacs* (1979), *Journal de l'année 1984. Ecriture et errance* (1996), *Vocation des fleuves* (1998) et *Partir à vingt ans* (1999). Tout n'a pas été mentionné à ce niveau des titres, car, avec Maurice Chappaz, on est

„Philologica Jassyensia", An VI, Nr. 1 (11), 2010, p. 185–193

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

en présence d'une œuvre et d'une pensée d'une amplitude considérable, « sans guère d'équivalent dans ce dernier demi-siècle », comme le remarque son exégète Christophe Carraud[1], en se référant à l'espace littéraire suisse, mais considérable aussi pour tout l'espace culturel européen. La mémoire enregistre non seulement le merveilleux, car le monde est complexe, et l'âme éprouve avec la même intensité le bonheur et le malheur, l'innocence de l'enfance et le mal de la guerre[2] : « Toute plume sincère mélange sa béatitude à la douleur » (Chappaz 1989 : 86), dira plus tard le poète, comme pour se justifier de cette incapacité de garder intacte la mémoire du paradis natal devant le spectacle de sa dramatique disparition à l'âge du progrès.

Une autre zone importante de sa vie dont l'écriture rend compte s'organise autour de l'expérience du voyage. C'est très important pour notre approche, car voyager c'est arpenter l'espace, voir l'espace, l'éprouver objectivement et subjectivement, et, par la suite, écrire ce que l'on a vu, écrire le paysage. Le voyage se rattache aussi au grand thème de la quête. Tout voyage suppose un parcours. Voyager c'est suivre le parcours existentiel, c'est aussi se chercher. A tout cela on ajoute l'importance assignée par l'écrivain au départ et au retour, à l'idée de commencement, origine, parcours, asile/ exil, fin. Chercher peut finir par se retrouver – sens suprême du voyage intérieur, de la quête identitaire. On rappelle donc quelques destinations du voyage physique chappazien, qui n'est tout de même pas dépourvu d'une forte dimension intérieure : la France, l'Italie, la Laponie, le Népal, le Mont Athos, la Russie, la Chine, le Liban, la Norvège, etc. Mais son itinéraire le plus affectionné demeure celui de la Haute Route du Jura. De ce point de vue, il semble continuer une tradition des écrivains voyageurs initiée dans la littérature romande par Cendrars, et poursuivie avec profit pour nous, les lecteurs, par Cingria, Chessex et surtout par Nicolas Bouvier.

Après la mort de sa femme (survenue en 1979), la célèbre écrivaine romande Corinna Bille, Maurice Chappaz se livre surtout à l'introspection, à l'écriture autobiographique, à fort caractère méditatif. On rappelle deux titres illustratifs pour le travail d'écriture de cette période : *Journal de l'année 1984* (1996) et *La Veillée des Vikings* (1990). Les principales étapes de l'existence impriment les directions de l'œuvre, où l'on remarque la place accordée à la question de l'identité dans toute sa complexité, aux profondeurs du moi, à l'écriture de l'espace (village, vallée, pâturages, montagne, rochers, lacs, fleuves, pays, paysage, patrie, monde), au travail d'écriture comme sens de l'existence, au voyage comme départ et modalité de connaissance et de découverte du monde, de soi et des autres, l'importance assignée à la mémoire, à la tradition, à la culture traditionnelle, au passé, aux grandes figures du passé individuel, mais aussi collectif.

***** Etude réalisée dans le cadre du projet « Dynamique de l'Identité dans la littérature francophone européenne », financé du budget d'état, par le CNCSIS – UEFISCSU, contrat no. 842/2008.

[1] Christophe Carraud réalise une monographie de l'écrivain, monographie remarquable de plusieurs points de vue, qui nous a beaucoup aidé dans notre travail, et que nous considérons comme incontournable pour tout chercheur ou lecteur voulant approfondir sa connaissance de Chappaz. L'ouvrage est plusieurs fois mentionné dans le texte (Carraud 2005).

[2] Chappaz fait l'expérience de la mobilisation en officier subalterne et surtout en « mémorialiste » d'un vécu très poignant. De très poétiques témoignages de cette période sont regroupés sous le titre *Poèmes suisses - Guerre et après-guerre 1939-1945*. On les retrouve dans *Partir à vingt ans* (1999), recueil qui réunit des lettres, des conférences données par Chappaz, des conversations et des poèmes.

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

2. L'espace et l'identité ou des connexions qui font vivre en écriture

Une partie importante de l'œuvre de M. Chappaz relève d'une préoccupation quasi-constante pour la valorisation des coordonnées identitaires de l'espace. Qu'il s'agisse du *Testament du Haut-Rhône*, de *La Haute Route du Jura,* des *Verdures de la nuit*, de la *Vocation des fleuves*, ou du *Portrait des Valaisans...,* pour ne plus parler des pages de journal, on remarque chez l'écrivain le même plaisir à dire ensemble « le lieu et le moi », la destinée qui s'enracine dans les terres, le cher Valais – « pays réel et carrière de sens », les terres-pays qui se lisent comme les poèmes, comme les vies, dire les lieux qui toujours exercent leur génie. La quête du moi est chez M. Chappaz inséparable de l'interrogation de et sur l'espace que l'on parcourt, auquel on s'identifie, que l'on adore et déplore, selon les circonstances et la fuite du temps, espace qui nous attire et retient par une force mystérieuse, qui est celle de la langue, des racines, des ancêtres, ou, comme le dit l'écrivain même, « le vin, le pain et le verbe » de toute existence. Selon E. Landowski[3], la « mise en espace » est une opération sémiotique *in vivo* qui engage le régime même d'identité du sujet à travers les modulations du sens qu'il confère à son espace-temps. Il n'y a pas d'espace-temps comme pur référent, ou comme objet d'étude donné *a priori* ; tout relève dans l'approche de l'espace d'un rapport complexe qui engage l'être dans ses profondeurs, sa sensibilité, sa culture. L'espace est un lieu de cheminement, de quête, de structuration, de devenir :

> Certains sentiments de l'enfance, plus communs aux bohémiens, me maintiennent en éveil et m'ont conduit à quêter sans cesse le secret d'un paradis perdu parmi ces terres du Haut-Rhône, berceau sauvage de petites tribus avec lesquelles je m'allie. [...] Là croît et se multiplie un peuple parfaitement pur et intact dont les habitudes m'ont transformé (Chappaz 1989 : 45).

Un fil indestructible tisse dans l'œuvre la conjonction-vocation du pays et de l'écriture, du moi et du paysage. L'écriture de Chappaz induit au lecteur l'idée d'une transsubstantiation. L'espace n'existe pas en l'absence de l'individu, l'individu ne peut se définir sans se situer dans une place précise, et la perception du moi, comme celle du temps ou de l'espace (du pays), ne se concrétisa que dans et par l'écriture qui toujours s'origine à un espace, à une terre:

> Nous nous formons comme les pierres précieuses au sein des roches. Les montagnes élèvent leurs hautes disgrâces et les petites baies de saphir ou d'opale se contusionnent au granit, naissant noyaux traversés d'ondes et de rayons, chrysalides, œil, lumière des lacs obscurs, nos âmes qui palpitent ici, nourries de tous les sucs et que je tente d'extraire des ténèbres. J'analyse leurs propriétés et celles de la suave et sublime terre dont nous sommes le diamant perdu et les animaux subtilement enchaînés (Chappaz 1989 : 53–53).

Si c'était à identifier les mythes de l'œuvre, celui de l'enracinement serait le premier, dans l'ordre de l'importance et de la récurrence. Selon les propres mots de

[3] *Apud* Daniel Marcheix, in Vion-Dury (2001: 184). Il s'agit d'une étude de socio-sémiotique assimilable dans ses concepts critiques et son fonctionnement par la critique thématique ou par la géocritique – science des espaces humains qui renvoie principalement à la nature linguistique et idéologique de la notion d'espace.

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

l'auteur, « entre espace et durée, entre le lieu et le moi, les données sont réversibles ». Ou, pour nuancer encore, il ajoute : « les pays et les poèmes, c'est tout un ». L'enracinement doit être lu dans la proximité du mythe des origines. Dans une floraison des allusions bibliques du texte paysagiste de Chappaz, on retient dans ce contexte la métaphore adamienne : « Il y a une beauté particulière faite pour moi seul, Adam séquestré dans l'univers, en concordance parfaite avec tout ce qui existe » (Chappaz 1989 : 52). Chercher l'espace de l'identité suppose encore le rajout d'éléments sociaux, idéologiques, psychologiques, culturels. C'est interroger la « place-identité suisse » dans les altitudes du paysage, dans le caractère des gens qui l'habitent (paysans, montagnards, vignerons sont à leur tour porteurs de marques spatiales et culturelles identitaires), dans le sens du fleuve, le symbolisme du jardin, mais aussi de l'arche (autre visible allusion biblique), dans la résistance du rocher qui structure et qui n'annule pas, mais fortifie encore l'amertume de la disparition d'une civilisation. Interroger l'espace identitaire, c'est aussi saisir la différence dans la ressemblance, le moi dans l'autre, à travers la communion dans et par l'écriture. Ecrire le moi, c'est indéniablement chez M. Chappaz écrire le paysage, le pays, car, tel qu'il l'affirme dans la *Vocation des fleuves*, « tu ne peux être toi-même qu'en ayant le sens du fleuve », le devenir comme parcours dans le sang. Et, tout comme il n'y a pas de fleuve sans source, on peut bien comprendre que chez Chappaz on est en présence d'une écriture de l'origine, une écriture par excellence porteuse de mémoire affective, religieuse, intellectuelle, culturelle. Comme (s')interroge le poète :

> Quels signes demanderez-vous d'une œuvre sinon les fugues, l'enracinement d'un être, le goût d'une cuillerée d'eau et jusqu'à tout ce qui naît de l'accouplement des astres ? Les symboles cheminent dans les consciences [...]. Je suis le fils d'Ariane qui nous relie aux créatures perdues (Chappaz 1989 : 38).

On pourra voir dans les lignes qui suivent la manière dont la conscience cognitive et perceptive du sujet projette sur l'espace un faisceau de valeurs, classifiées par certains auteurs en deux grandes catégories – euphoriques et dysphoriques (Vion-Dury 2001). Ces valeurs nous situeront dans la sphère par excellence identitaire du sujet, qui s'objective dans la construction de son rapport à soi à travers les modalités plus ou moins variables de la saisie d'un ici-maintenant, d'un espace valorisé selon les conditions d'un temps inconstant, où, entre l'enfance édénique et l'âge mûr de l'écrivain, se creusent des abîmes.

3. Eléments pour une poétique de l'espace identitaire

Dans une étude sur la notion de paysage et son évolution dans la critique thématique[4], Michel Collot revient sur l'emploi du terme de paysage par Jean-Pierre Richard (*Paysage de Chateaubriand* et *Pages Paysages*), où le mot désigne une image particulière du monde, déterminée par un type de sensibilité qui se fond en un style, particulier lui aussi. Ce n'est donc plus le référent qui s'impose, mais un

[4] L'étude signée par Michel Collot – *La notion de paysage dans la critique thématique* (Coullot 1997) se constitue en une très pertinente analyse de l'évolution de cette notion à travers les courants de pensée et les méthodes d'investigation, dans l'approche de laquelle la contribution de Jean-Pierre Richard demeure incontournable.

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

ensemble de signifiés élaboré à partir d'un espace donné, par l'écriture, au travers d'un certain imaginaire. La critique thématique impose le plus souvent l'idée de paysage comme ensemble qui unit intimement « une image du monde, une image du moi, et une construction de mots » (Collot 1997 : 192). C'est un postulat qui laisse facilement vérifier sa validité dans une approche de l'œuvre de l'écrivain romand en question selon la perspective que nous proposons. Les trois données majeures de notre approche sont : le paysage (image du monde), le moi (questions d'identité) et l'écriture (processus centré sur le mot, qui relève d'une poétique spéciale).

Les diverses perspectives sous lesquelles on a essayé d'approcher le paysage (géographique, ontologique, phénoménologique, poétique) n'ont fait que d'enrichir ses dimensions, et de raffiner nos possibilités et techniques d'analyse. On se tient à la conception selon laquelle le paysage est l'espace du sentir, le foyer originaire de toute rencontre avec le monde. Il constitue « la donne originaire de l'être » (Jean-Marc Besse), résultat de la communication première de l'homme et du monde. Une autre remarque intéressante de Besse sur le paysage parle de ses forces d'attraction et intégration, le paysage étant « plutôt participation que distance, proximité plutôt qu'élévation, opacité plutôt que vue panoramique » (Besse, *apud* Collot 1997 : 340). Expérience de la proximité des choses, l'espace valorise un sujet mouvant, qui se construit en relation de permanente découverte du monde et de soi. La poétique de l'espace identitaire nous donnera à lire en ses strates de signification un moi qui, dans la diversité de ses manières d'approche du monde, laisse transpercer sa singularité.

Une place importante dans l'élaboration d'une poétique de l'espace l'auraient chez Chappaz (comme jadis chez Proust) les « noms de pays », les toponymes, donc, et les coordonnées topographiques. Parmi les premiers, Le Valais[5] tient une place de choix. « Valais, *vallis, vallis lacrimarum* » dans beaucoup de représentations, mais aussi, presque inséparablement, vallée *« abundans frumento* », c'est dans ses termes que Chappaz écrit sa perception du pays dans le *Testament du Haut-Rhône*. Dans *L'Evangile selon Judas*, le Valais, « la vallée des larmes c'est aussi le pays toujours en train de devenir le paradis ». Pour nous, la lecture du pays natal comme vallée porteuse de larmes a été l'occasion d'évoquer le rapprochement littérature romande – littérature roumaine, dans la représentation de l'espace identitaire. Chez Lucian Blaga, Lancrăm c'est aussi le village qui porte dans son nom (dans son essence) les sons des larmes : « Sat al meu ce porți în nume sunetele lacrimei » / « Village, mon village qui portes dans ton nom les bruissements des larmes »[6]. Dans la conception des deux écrivains, le moi est intimement et irréductiblement lié au pays (vallée, village, terre natale). La terre natale est la porte d'entrée dans l'univers terrestre, « seuil du monde » (Blaga). Il y a quelque chose d'originel et d'universel à la fois dans le paysage de Chappaz, qui peut très bien aider à délimiter et à analyser les coordonnées de l'espace identitaire. Cet espace fixe et qualifie une identité, par les éléments qui le constituent, non seulement géographiques, mais aussi culturels

[5] Le Valais est un des derniers exemples en Europe d'une république paysanne et catholique, où les deux qualificatifs ont gardé toute leur portée et leur signification. Par sa géographie, la région a préservé une civilisation que le développement des cantons voisins a rendue anachronique, et qui l'apparente plutôt à des populations lointaines des montagnes d'Europe et d'Asie (voir Carraud 2005 : 22).

[6] Dans le poème *9 mai 1895*, du volume *Nebănuitele trepte* (1943) / (*Les marches insoupçonnées*), in Lucian Blaga, *Poezii*, Bucureşti, Cartea Românească, 1982.

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

(traditions, gestes, coutumes) et sociaux (les gens appartiennent à des catégories précises, portant les marques d'une identité bien marquée : montagnards, vignerons, pasteurs, paysans), assurant un parcours existentiel de l'individu, qui le rend fier de son appartenance, et qui assure son unicité : « Ce qui fait la dignité, l'aristocratie de ces gens sans aucun fard, c'est qu'ils ont une tradition, un passé, et cette obscurité qui égale la nouveauté » (Chappaz 1988 : 29). Un autre possible rapprochement entre les deux serait justifié par l'idée d'un miracle qui réside dans ces terres. Les villages des merveilles (chez M. Chappaz, L. Blaga et dans toute une tradition littéraire qui se laisse encore interroger) sont situés sur des vallées. Nous pourrions y repérer un élément intertextuel parmi d'autres, qui ne font pas défaut dans le texte de Chappaz. On est très près de l'image biblique de l'arche jetée par Dieu sur les eaux du début du monde :

> Le Valais. *Vallis*, la vallée par excellence appelée ainsi par les Romains [...]. En effet c'est bien le plus fin vaisseau que Dieu ait jamais lancé sur la mer du premier jour, l'arche la plus ample et la meilleure qu'il ait jamais chargé de blé et de vin (Chappaz 1999 : 64).

Dans *Portrait des Valaisans*, Chappaz aboutit à une quasi-assimilation pays / manière de vivre : « Ah ! pendant si longtemps le Valais a été une île et une Bible » (Chappaz 1998 : 65). La vallée est inséparable de la montagne non seulement d'un point de vue géographique, mais surtout dans la perspective d'une archéologie du sens du monde. Dans leur jeu de montée et de descente, d'altitude et de profondeur, les montagnes et les vallées « manifestent une vie cristallisée, unifiée en cette tâche » (Carraud 2005 : 26). On y remarque « l'étagement des ordres de la vie, comme les couches génésiques d'un paysage » (Carraud 2005 : 26). Une profusion du paysage et de la vie qui s'y déroule appelle une représentation du monde qui puisse qualifier et orienter l'existence. Vivre, habiter, cela prend chez M. Chappaz le sens d'une vocation:

> Se faire le greffier des murmures du lieu natal, c'est écouter une voix qui énonce le réel comme une révélation [...] ; c'est quitter le monde reçu comme un exil, mais pour le recevoir d'une autre manière (Chappaz 1989 : 60).

Plus encore, vivre (dans) un certain espace, c'est s'identifier avec, être soi-même le lieu : « J'étais l'écho d'hommes-bêtes, d'hommes-plantes, d'une île [...] où jaillissent ça et là les stigmates du safran» (Chappaz 1989 : 55). L'équivalence entre texte (comme représentation du pays) et pays (comme référant où s'originent les signifiants), entre le pays et le moi qui en est traversé (« Amère ma terre et plus amer moi-même... ») fait de la biographie « une manière de géographie dessinant les régions où se situer » (Carraud 2005 : 52). Terre de naissance, devenue avec le temps terre de l'impossible retour, Le Valais est aussi « lieu d'un passage corps et âme vers une vie à inventer » (Carraud 2005 : 17), espace qui devra faire naître l'écriture, la voix originale, comme Lancrăm dans le cas du poète roumain déjà mentionné, Lucian Blaga.

Le propre du paysage est de « se présenter toujours-déjà comme une configuration du pays » (Collot 1997 : 193). Dans la littérature, le paysage ne coïncide pas à un pays réel, mais il demeure l'image d'un pays perçu du point de vue d'un sujet. C'est donc à l'idée de subjectivité que l'on devra se tenir lors du parcours des représentations littéraires de l'espace, bien que le point de vue du sujet

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

se ressource, dans la plupart des cas, à une réalité objective. Le paysage a sa propre vérité intérieure, « plus profonde, plus spirituelle que la réalité physique »[7], lisible selon Chappaz dans le registre d'une grammaire du relief : « La grammaire d'une partie du monde est enfouie ici ; les fronts, les solives, les granits contiennent les syllabes incréées qui clament purement Dieu » (Chappaz 1989 : 41). L'esthétique du Romantisme, qui avait multiplié et approfondi les résonances subjectives du paysage, tend vers l'effacement des frontières entre intérieur et extérieur, anticipant sur une perception où l'œil devient inséparable de l'affectivité, l'image s'élaborant selon des lois spéciales, qui induisent aussi de nouvelles manières poétiques de dire et d'écrire le monde. Avant d'être informé par des représentations culturelles, le paysage est construit par une manière de perception. Comme Jean-Pierre Richard l'avait si bien saisi, « au cœur du sensible, l'écrivain cherche en tous sens son paysage vrai » (Richard 1978 : 24). Pour Chappaz, au-delà d'un Valais réel, celui de tout habitant, il y a un autre, son Valais, le pays intérieur. « Le Valais de mon cœur est plus grand que l'autre » (Chappaz 1999 : 60), dira dans ce sens l'écrivain qui regrettera toujours de ne pas être un paysan (homme qui vit son authenticité en un rapport d'ouverture et d'obéissance totale à la nature, à ses rythmes, à sa teneur). Ou, pour renforcer l'idée de ce rapprochement foncier moi/paysage, il renvoie au « Valais qui existe hors de moi, et que je perçois en moi comme une personne » (Chappaz 1999 : 62). L'idée de similitude entre la vie d'une âme et la vie d'un pays est récurrente chez M. Chappaz, traversant le registre de l'affectivité depuis la gamme de la tendresse jusqu'à l'enthousiasme et, plus tard, à la conviction que les deux peuvent subir, sous l'action du temps et du progrès (matériel, économique), la défiguration, la mutilation. Désolé de ne pouvoir rien faire contre « la dictée des ténèbres », contre l'exil et le désert, contre l'âge de la solitude, l'écrivain feint le détachement, non sans une dimension ludique, à teinte ironique, de l'aveu:

> Pourquoi m'inquiéterais-je de l'âme et des royaumes qui pourrissent ? [...] Passants de ces villes promises à la poussière, pensez à moi comme à ces pétrisseurs de miches aux sous-sols des maisons, pierrots aux cours de farine argentée, jeunes gens qu'auréole la fournaise (Chappaz 1989 : 60).

Dans le *Testament du Haut-Rhône*, ce qui s'impose dans la perception et l'écriture du paysage, c'est l'idée d'un parcours qui, une fois de plus, apparente l'individu à l'espace, selon, le plus souvent, les signes de la mort et du désastre. Tout se déroule dans les vies (des individus et des pays) entre un commencement et une fin, la naissance et la disparition, le paradis et l'enfer, *via* l'exil ou l'exode. Plusieurs images et allusions bibliques s'y retrouvent et convoquent, pour conduire à une mystique du paysage et à une religion de l'écriture (surtout dans le sens de sacerdoce et de secours). Une seule citation pourrait suffire pour illustrer l'importance assignée au rapprochement pays natal – univers, poète – prophète par Chappaz : « Mes racines plongent dans les villages indigènes parmi les pins et les monts rocheux. Je suis le Moise mitigé d'une peuplade sans avenir. » (Chappaz 1989 : 32) Mais le poète ne prophétise pas, il se désole sur les signes du désastre qui

[7] *Apud* Collot (1997 : 195), qui renvoie à une conception de Proust sur les vertus du paysage intérieur, sur la manière dont les sensations subjectives peuvent édifier le sens d'une œuvre ; on ajoute la nécessité d'interpréter le monde selon le langage des choses, d'apprendre un autre type d'alphabet.

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

guète le pays natal : « Le but de ma course n'est que le lieu d'un naufrage » (Chappaz 1989 : 29). La poétique dans les représentations de l'espace n'est pas étrangère, dans une partie de l'œuvre, de l'intrusion du politique. En cela l'auteur se rattache à une lignée d'écrivains francophones dénonçant les dangers et les pièges du progrès matériel, économique, qui se paye de la disparition d'une civilisation, de l'authentique, de l'intime. Plusieurs citations vont dans le même sens de la déclamation de la négativité instillée par des puissances étrangères à sa nature, au pays:

> « La nuit du temps secrète son fiel et l'étranger nous possède dans la patrie [...] » ; « Le passé disparaît dans les ténèbres. La foi, seule à devoir demeurer intacte, est peut-être liée à un désastre, à la perte, à la liquidation des patries avant leur naissance. » ; « Une nouvelle âme germe, tandis que la première devient l'otage des îles souterraines. Notre vie est perdue ; la cité des paysans retourne à la cendre » ; « Le mot fin s'inscrit partout, sésame d'une société nouvelle. » ; « Les églises se claquemurent. La multitude des découvertes s'achève en une dictée des ténèbres. » ; « Nous sommes voués au désert. » ; « O patrie perdue, o temps de l'exil. En moi meurt la nature, elles me manquent les eaux dont je suis désireux, elle s'étiole la voix humaine riche de la mémoire du monde » (Chappaz 1989 : 62–71).

Les occurrences des mots *exil*, *solitude*, *déchirement*, *disparition*, *désastre*, *catastrophe*, *dégradation*, *perte*, *origine* / *fin* dans les pages du *Testament...* sont des arguments, dans le cadre de nos propos sur une poétique de l'espace identitaire, pour la condition de l'individu qui se voit dépossédé non seulement d'un espace qui a assuré et rassuré sa vie, mais aussi d'une manière de se situer par rapport aux éléments qui le constituent. Le *Testament...* se donne à lire aussi comme une complainte pour un monde que l'on voit dépérir sous nos yeux (le Valais de Chappaz renferme toutes les suggestions d'un espace identitaire propre à chacun parmi nous), et pour lequel on ne peut qu'écrire. On voit et on vit des temps où les croyances disparaissent (ou, de toute façon, s'affaiblissent), le paysan va à l'usine, le paysage change, le prêtre répète dans la solitude des églises des mots et des gestes qui n'intéressent plus, tandis qu'une autre force, l'argent, s'instaure et détruit les liens anciens. L'homme sensible n'y trouve plus sa place, et cela depuis longtemps déjà. « Le mythe d'une dévastation intérieure » (Carraud 2005 : 18) se constitue, doublé par celui de l'effort douloureux pour y survivre. Dans cet espace de plus en plus difficile à reconnaître dans ses traits premiers et définitoires, le poète se sent un exilé dans son propre temps, et dans son propre pays : « Le déchirement de moi-même, la catastrophe pressentie ne me laissent qu'un recours, avec des forces minables, à la beauté et au souffle de la terre natale » (Chappaz 1989 : 39).

4. Conclusions

A travers cette étude, on a eu l'occasion d'interroger quelques notions qui intègrent notre approche de la problématique de l'identité dans la littérature francophone européenne. Terre, pays, paysage, espace, moi, écriture, tout concourt à l'édification d'un système de représentation et de perception des valeurs qui fondent notre existence. L'œuvre de Maurice Chappaz est encore très peu connue au public francophone roumain. On a considéré qu'une ouverture est nécessaire, d'autant plus que sa lecture et les réflexions qu'elle a suscitées nous ont permis de remarquer l'existence de quelques points de convergence avec la poésie roumaine et ses modalités de dire et d'écrire l'espace, la terre natale. Reste à développer ces

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)

observations et approfondir l'étude de ces questions de poétique du type d'espace que nous proposons, dans le cas d'autres écrivains francophones, pour aboutir à une étude de synthèse, qui puisse valoriser les différences et les ressemblances, car, on le sait bien, la francophonie s'écrit dans la diversité, et c'est cela qui fait sa richesse et sa résistance. Avant de finir, on ajoute encore que la relation moi – espace traduit un type de rapport complexe au monde de notre contemporanéité, où les tensions, les conflits, les inéquités, les pressions, les manques de toute sorte augmentent le sentiment d'aliénation, d'impossible retour, de perte, valeurs dysphoriques compensées par la seule écriture du pays natal tel qu'on l'avait connu, vécu et intériorisé. Parce que chez M. Chappaz, les terres se lisent comme des livres ; elles accumulent des strates de signification, de mémoire, qui appellent leurs lecteurs et interprètes.

Bibliographie

Œuvres de Maurice Chappaz

Chappaz 1988a = Maurice Chappaz, *Les Grandes Journées de printemps*, Albeuve, Castella,
Chappaz 1988b = Maurice Chappaz, *Verdures de la Nuit*, Albeuve, Castella.
Chappaz 1989 = Maurice Chappaz, *Testament du Haut-Rhône*, Albeuve, Castella.
Chappaz 1996 = Maurice Chappaz, *Journal de l'année 1984. Ecriture et errance,* Lausanne, Empreintes.
Chappaz 1998 = Maurice Chappaz, *Portrait des Valaisans en légende et en vérité*, Genève, Slatkine.
Chappaz 1977 = Maurice Chappaz, *La Haute Route du Jura*, Lausanne, 24 Heures.
Chappaz 1999 = Maurice Chappaz, *Partir à vingt ans*, Genève, La Joie de Lire.
Chappaz 2003 = Maurice Chappaz, *Vocation des fleuves*, Fontfroide-le-Haut, Fata Morgana.

Ouvrages critiques

Carraud 2005 : Christophe Carraud, *Maurice Chappaz*, Paris, Seghers.
Chikhi 2006 : Beida Chikhi, *Destinées voyageuses*. *La Patrie, la France, le Monde*, Paris, PUPS.
Collot 1997 : Michel Collot (sous la dir. de), *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, OUSIA.
Gorceix 2000 : Paul Gorceix, *Littérature francophone de Belgique et de Suisse*, Paris, Ellipses.
*** *La Suisse romande et sa littérature,* «La Licorne», 1989, no. 16, UFR de langues et littératures, Poitiers.
Richard 1978 : Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation*, Paris, Seuil.
Vion-Dury 2001 : Juliette Vion-Dury (sous la direction de), *L'Ecrivain auteur de sa ville*, Limoges, PULIM.

Maurice Chappaz. For a Poetry of the Identity Space

The wide, complex and original work of Maurice Chappaz (1916–2009) may be easily approached from the point of view of identity issue. Identity is closely related to a major coordinate of existence, the space. The space is for Maurice Chappaz an accumulation of senses that must be deciphered, known and understood. It is a book that is written by a subject who justifies by his writing the sense of existence and the membership to a space (landscape, earth, homeland, country). In the prose and poetry pages of the Swiss Romand author, one outlines a poetry of the identity space, category that enriches the typology of space in literature and enlarges our research regarding the identity and its dynamics in the European francophone literature as well.

Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iaşi
Roumanie

BDD-A925 © 2010 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:34 UTC)